



Cancer et Psychologie.
Association pour l'Accompagnement Psychologique
des Personnes Atteintes d'un Cancer,
de leurs Proches et des Soignants

avenue de Tervuren, 215/14
1150 BRUXELLES

tel : 02 735 16 97
fax: 02 732 84 09

**DEMANDE D'EUTHANASIE DANS UN HÔPITAL PUBLIC.
LE TEMPS D'UNE DEMANDE, LE TEMPS D'UNE ÉCOUTE:
RÔLE DES SOINS PALLIATIFS**

par Catherine DIRICQ, psychologue, psychothérapeute.

Tiré à part du "JOURNAL de CANCER ET PSYCHOLOGIE" - 35
n° 35. 2^e trimestre 2000

avec le soutien de la Commission Communautaire Française
de la Région de Bruxelles Capitale

Introduction

L'euthanasie ou le «bien mourir».

Quelle aspiration, quels émois secouent actuellement les cercles scientifiques, bio-éthiques, philosophiques et politiques, tous ces lieux où l'on tique sur le sens d'un acte qui est relégué au rang de «crime consensuel», de «suicide assisté». Cette dernière appellation étant paradoxale tant il est vrai que le suicide est l'acte de «se donner» la mort. «Je» tue «Moi». Acte ultime du sujet qui ne trouve plus d'autre moyen pour échapper au statut d'objet, asservi aux autres et à ses propres pulsions. De toutes les demandes d'euthanasie, beaucoup se transforment et s'estompent quand elles sont accueillies dans un espace de dialogue où sont perçues et nommées les souffrances physiques et morales de même que le poids de la solitude, tant de la personne malade d'ailleurs que de son entourage. Les autres demandes résistent au temps et ne s'accroissent pas de cette ouverture. Il arrive alors que la personne malade ou même son entourage, réitère la demande régulièrement et - après mûre réflexion, eu égard au fait et du fait qu'un autre s'engage, s'implique - qu'il soit juste d'y répondre positivement, en accord avec la ou les personnes concernées.

Si se donner la mort est un geste singulier, la «mort assistée» fait surgir des inconscients des bouffées de doutes et d'interrogations, alourdis de sentiments de culpabilité. Ceux-ci bousculent la quiétude de ceux qui ont à «juger» de la recevabilité d'une demande aussi particulière. Mais, «de quoi veut-on se débarrasser», en appelant de tous ses vœux un acte ultime qui implique tant de personnes et bouleverse la vie? On doit se le demander quand on est confronté à de telles demandes dans lesquelles l'intolérable n'a pas fait suffisamment sa place ou n'est pas assez clairement nommé? De quoi veut-on se débarrasser quand dans certains milieux, la fin est distribuée de façon pour le moins arbitraire? Cette «évacuation» préserve-t-elle d'une rencontre effrayante? Et qui préserve-t-elle? C'est une des réflexions qu'il ne faut pas perdre de vue; tant sur le plan personnel que sur le plan institutionnel.

Mettre fin consciemment et volontairement à la vie d'un être humain, c'est poser un acte dont on cherche sans cesse à mesurer les conséquences. Nous ne savons rien de la mort et de ce qui pourrait venir après. Nous ne savons rien d'une quelconque destinée dans un «au-delà». Même ceux qui ont eu «la chance» de «vivre» une NDE (near death experience), si profonde qu'elle ait pu être, ne savent rien de la mort. Ils en savent cependant beaucoup d'un état particulier de conscience durant lequel ils se sont retrouvés au plus profond d'eux-mêmes, avec eux-mêmes et, comme la plupart le relatent, dans une étrange solitude où le temps ne compte plus et où le contact intime avec les représentations les plus riches et les plus signifiantes, voire les plus nobles de leur vie a pu se nouer, dans un climat de sérénité et de grande sagesse.

C'est donc à la vie que nous sommes confrontés et à tout ce qui s'y trame, tout en assumant la disponibilité à aider l'autre à terminer sa vie, à en finir «là», il convient de se laisser le temps d'une élaboration, d'un cheminement. Cela ne peut véritablement se réaliser qu'en étant à l'écoute et dans le respect de l'élaboration et du cheminement de l'autre. Ce temps n'est pas, si l'on veut, le temps de l'abandon mais plutôt celui,

retrouvé, d'un face à face sincère, authentique, compatissant qui englobe aussi complètement que possible l'environnement créé par la personne qui «s'en va» : sa famille, les soignants et accompagnants qu'elle a choisis.

Replacer une demande d'euthanasie dans un tel contexte appelle à rencontrer la vie et les événements de fin de vie dans toute leur complexité et ceux-ci n'épargnent pas les interrogations, les doutes et les angoisses à ceux qui s'y engagent mais ils leur apportent aussi les joies possibles de l'accompagnement d'une vie achevée. La mort n'a rien de brillant et prend des formes multiples et souvent imprévisibles ; accepter, tant que c'est possible, de la regarder en face, n'est-ce pas une occasion de l'appivoiser? Cela même dans les cas de départs précipités.

Replacer le concept d'«euthanasie» dans une acception plus large que suggère aussi sa reformulation dans d'autres racines de la langue, «belle mort, bien mourir», englobe bien sûr l'acte de donner la mort ou d'aider une personne à se donner la mort mais également et peut-être d'abord, un autre agir. Dans le courant de cette fin de vie, une des complications les plus lourdes, commune à toutes les maladies, infectieuses et «naturelles» est bien souvent la solitude ou pire, l'isolement (penser aussi : «isolation»).

Benoît de Coster.
Psychothérapeute